

DU MÊME AUTEUR

À travers champs, avec Joachim Séné, L'air Nu,
collection « Les villes passagères », 2019

À même la peau, publie.net, 2017

Décor Daguerre, l'Attente, collection « Alimage », 2017

Une ville au loin, collectif, L'air Nu,
collection « Les villes passagères », 2016

Anamarseilles, variation pour Dita Kepler, La Marelle, 2015

Île ronde - déchirure / tempête, variation pour Dita Kepler,
avec Joachim Séné, Mathilde Roux et Arnaud de la Cotte,
Joca Seria, 2014

Laisse venir, livre numérique, avec Pierre Ménard,
La Marelle, 2014

Dita Kepler, journal du silence, journal de la lutte, texte codé,
animé par Joachim Séné, avec la participation de Pierre Ménard,
remue.net, 2013

Décor Lafayette, Inculte, 2013

Autour de Franck, avec Thierry Beinstingel, publie.net, 2011

Des Oloé, espaces élastiques où lire où écrire, D-Fiction, 2011,
version augmentée à reparaître aux éditions publie.net

Franck, Stock, collection « La Forêt », 2010

Cowboy Junkies, *The Trinity Session*, Le Mot et le reste,
collection « Solo », 2008

Fenêtres, *Open space*, Le Mot et le reste,
collection « Écrits », 2007.

<http://annesavelli.fr/>

<http://www.lairnu.net/>

Anne Savelli

SAINT-GERMAIN-EN-LAYE

Collection **Ré/velles**



Éditions de l'Attente

*À l'institutrice et à la bibliothécaire
citées dans ce livre : madame Perelli
et Françoise.*

© Éditions de l'Attente, 2019
ISBN : 978-2-36242-086-3

www.editionsdelattente.com

La Région Nouvelle-Aquitaine soutient le programme éditorial
des éditions de l'Attente.

Qu'on lui coupe la tête. La phrase franchit le seuil, traverse, bondit, occulte le soleil entré par la fenêtre, le papier peint lustré qui scintille quand on approche, le lit, les poupées de tissu. La phrase strie, déchire, taille en pièces ce qui rend la chambre lumineuse, à l'abri du monde et dans son contour : le vert de la moquette, un rayon où la poussière danse, le bruit atténué de la ruelle. D'habitude, les pigeons roulaient sur le toit de l'école d'en face. Cette fois, rien. Les façades de l'immeuble, de l'école, presque à se toucher tant la rue est étroite, presque mais il y a le ciel, les moineaux, les pigeons ; ces façades et ce qu'elles protègent, une chambre d'enfant au bout d'un appartement très petit, une salle de classe qui accueille le mercredi un cours de solfège : tout ce monde vole en éclats.

Décomposés, le papier Vénilia très blanc, presque aveuglant quand le soleil le frappe, le poil ras et vert pomme du revêtement du sol. Disparus, la peau de mouton sur le lit, l'armoire, le secrétaire, les jeux de construction qui s'emboîtent et s'empilent. D'où vient cette phrase assassine? Difficile à déterminer mais elle se propage partout.

D'un album illustré, d'un livre bilingue, d'un dessin animé.

De la rue, de la radio, des journaux, de l'Histoire de France.

Qu'on lui coupe la tête assène la Reine de cœur (mais pourquoi de cœur?), décapitation qui prend toute la place, centre d'une histoire dont Disney assure qu'elle est destinée aux enfants. Voici, promettent les images, un conte où les fillettes sont coiffées d'anglaises, portent des jupons de dentelle comme les poupées sur le lit. Être coiffée d'anglaises, étrangeté qui perdure après avoir demandé de quoi il s'agissait, compris qu'on appelait anglaise un certain type de boucles très enroulées. Des boucles blondes. Pourquoi blondes? C'est ce qui vient à cause des images.

Nos têtes blondes, nos chères têtes blondes formule un inspecteur dans la salle de classe, répète Jacques Martin dans les émissions du dimanche: encore une expression peu adéquate, même à être soi-même, parmi les autres, une enfant blonde.

Une enfant? Une enfant ça existe?

Avec les cheveux blonds on voit bien les poux qui cavalent mais on ne voit pas les lentes, pense l'enfant. Blond blanc, blond vénitien, blond doré ou blond scandinave des petites filles riches de la classe, une enfant française porte des anglaises blondes. Les anglaises, ça n'existe pas sans un fer. Pour des boucles enroulées comme le papier tue-mouche il faut un fer. Friser, défriser, si je parle des poux ça te défrise? Porter des anglaises, des fers. Une enfant française joue avec sa langue. Elle sait qu'il faut se taire quand on pense poux et papier tue-mouche, quand la phrase arrive. Ne porte ni anglaises ni jupon de dentelle. Qu'on lui coupe la tête.

Dans la chambre à fenêtre ouverte se trouvent donc un livre en version bilingue et un album illustré. La couverture du livre, un poche Flammarion, est scindée en deux à la verticale. Sur la partie gauche, tourné vers la gauche, un visage d'homme en orange et blanc ; sur la partie droite, tourné vers la droite, le même visage blanc et gris. À gauche en orange *Alice's adventures in Wonderland*, à droite en gris *Les Aventures d'Alice au pays des merveilles*. Au-dessus des visages, des titres, des langues, le nom de l'auteur en noir.

Une fois le livre ouvert apparaissent deux pages de titre qui fonctionnent en miroir elles aussi puis un corpus critique (chronologie, préface, bibliographie) de soixante-dix pages en français. Il faut attendre longtemps que ça commence, d'abord par un poème dont la cassure du livre montre qu'il a été lu. Enfin voici le conte, à gauche en langue originale, à droite dans sa traduction. D'où vient cet exemplaire, imprimé petit, texte long et serré qui rebute et attire ? *Une fois ou deux elle avait jeté un coup d'œil sur le livre que lisait sa sœur ; mais il n'y avait dans ce livre ni images ni dialogues et,*

pensait Alice : « À quoi peut bien servir un livre sans images ni dialogues ? » Il vient de la chambre d'à côté, de la bibliothèque maternelle. Mais encore ? Nous ne sommes pas bilingues dans la famille.

L'album, lui, s'intitule *Alice de l'autre côté du miroir*. Il n'est plus question de merveilles. Il y aurait donc une suite, une seconde histoire, un texte parallèle, un nouvel auteur ? Ah non, c'est toujours le même, avec son prénom d'homme et son prénom de fille, mélange de Lewis Furey et de Carole Laure, le couple idéal de l'époque dont un magazine montre la beauté. Regards et cheveux noirs, silhouettes longilignes, un auteur-compositeur-interprète, une actrice-danseuse-chanteuse amants et jumeaux qui font tout ensemble raconte l'article. Leur force doublée apaise tandis que leur musique ne passe pas la chambre, demeure inconnue.

L'album illustré est grand, rectangulaire, épais, large. C'est un exemplaire d'occasion mais payé cher par la mère, avec le sentiment de s'être fait rouler, d'avoir été embobinée par la collègue de travail

qui le lui a revendu. Le ressentiment, la colère et la honte de n'avoir pas dit non, d'avoir accepté le prix, s'impriment à chaque page. D'ailleurs personne ne l'ouvre. Revoir la couverture, coin supérieur moisi depuis des lustres, fillette qui tend le bras pour sortir du miroir et non le traverser, Alice enfermée, Alice volontaire, suffit pour entendre à nouveau l'histoire de la transaction, retrouver la colère, cadeau où tout plaisir, celui d'offrir, de recevoir, de regarder les images, de lire est écarté. Aujourd'hui l'exemplaire est devenu rare, il coûte une fortune sur eBay. La même fortune, peut-être ?
Qu'on lui coupe la tête.

En 1976, la décapitation prend de la place. À la radio, on entend un nom qui revient, *Christian Ranucci*. On apprend le sens des mots grâce, coupe-ret, guillotine. Dans les livres, les rues, les journaux, elle étend son domaine. Rouge du cœur des jeux de cartes, rouge du sang qu'on invente (cicatrice à la gorge, mare ou flaque dans les rues), rouge de ce pull-over dont parle tout le monde, lié au fait divers, le meurtre d'une fillette dans un quartier de Marseille.

Sur les trottoirs, les façades des immeubles, tandis que la fille blonde qui ne porte pas d'anglaises traverse la rue de la Procession, la rue de Paris, la rue au Pain de Saint-Germain-en-Laye, le pull-over rouge s'imprime, se déplace comme une tache de soleil reste devant les yeux. Parfois, il change de forme, devient le vêtement de la victime, de l'assassin, du condamné. Il accuse, innocente. Torsadé, point jersey, point mousse ; tricoté à la main, acheté au Monoprix ; col roulé, ras-du-cou, sans corps à l'intérieur, ne protégeant de rien ; entièrement imbibé de sang, d'où sa couleur ; dissimulant le sang, justement, comme les cheveux trop blonds les lentes invisibles : il est partout.

Soleil sur les façades de la rue de Paris et de la rue au Pain. Soleil éclaboussant au lieu d'éblouissant dit Prévert quelque part, ou peut-être que non mais ce sont ces mots-là qui viennent. Soleil du mercredi, du samedi midi tandis qu'une fillette d'une cité HLM est morte loin de là, a été enlevée, tuée. Une fillette d'origine espagnole précise quelque'un dans la foule. Ah oui ? Pourquoi